

plus que contestable : deux choses à éviter également. Aussi la consigne était-elle de s'abstenir de paraître au Labrador. Je me conformai à cette règle, mais voilà qu'un beau jour une des goélettes de la station locale de Saint-Pierre-Miquelon vient mouiller à côté de moi et le colloque suivant s'engage entre moi et le lieutenant de vaisseau qui la commande : « Où allez-vous ? — Au Labrador. — Mais vous connaissez la situation : il y a inconvénient grave à y conduire un de nos navires de guerre. — Je le sais, mais j'ai des ordres précis, exceptionnels du ministre. — Lesquels ? — J'ai ordre d'aller au Labrador pour y acheter un chien pour un chef de bureau du ministère. — C'est pour cela que vous avez été expédié de Saint-Pierre-Miquelon ? — Oui. » Je n'avais plus qu'à m'incliner, je ne pouvais mettre mon autorité de chef militaire en conflit avec celle du ministre. Je laissai donc aller la goélette dans sa compromettante expédition.

Peu après je mis à la voile, non sans regrets, pour continuer notre campagne. Le temps avait passé très vite entre les soins de tous genres qu'avait entraînés la santé de l'équipage, entre les exercices de toute nature auxquels nous nous étions livrés, les tirs à boulet à travers la forêt vierge où nos projectiles fauchaient les arbres séculaires ; nous avions robinsonné sur la plus grande échelle et j'ai toujours eu un faible pour ce genre d'existence. Après la construction de notre hôpital, nous avons établi des fours à chaux pour l'assainissement de la frégate,

nous nous étions faits bûcherons, charpentiers, charbonniers. Nous nous étions fabriqué des mâts, des vergues de rechange. Puis nous avions desséché des étangs, poussé dans toutes les directions des explorations de chasse, de pêche, découvert des rivières, des lacs.

Dans ces excursions, si nous fimes de belles chasses, elles ne comportaient que du petit gibier. Une fois je tirai et, à ma grande douleur, je manquai un renard noir argenté, l'animal que la nature a revêtu de la plus belle et la plus rare des fourrures. Les traces d'ours, de caribous, abondaient ; nous aperçûmes un loup gris, rayé comme un zèbre et gigantesque, mais aucune de ces grosses bêtes ne tomba sous nos coups. Même avec des chiens courants nous n'aurions pu les atteindre, vu la continuité et l'impénétrabilité des forêts et nous n'avions pour nous assister que Fox, le chien du bord, excellent chien d'arrêt par exemple, aimé de tout le monde, qui tomba à la mer un jour de grande brise, et qu'on alla repêcher, alors qu'il nageait vigoureusement pour regagner la frégate où, à son retour, on lui fit une ovation.

Nous terminâmes notre tournée terre-neuvienne par la baie Saint-George, la dernière de toutes les baies du French-Shore, et le seul point où l'exercice de nos droits soulevât quelques difficultés. Nous y trouvâmes, en effet, un gros village anglo-canadien en pleine prospérité et pleine croissance et nous nous livrâmes vis-à-vis des habitants à la cérémonie

de l'interdiction de la pêche, cérémonie qui fut reçue avec des protestations amicales et narquoises, — amicales parce que la moitié de la population était canadienne-française, parlait notre langue avec un fort accent malouin et que la similitude d'origine, de langage, de religion, de mœurs établit malgré tout des rapports sympathiques ; — narquoises parce que d'abord nos pêcheurs ne fréquentaient plus Saint-George, parce qu'ensuite l'interdiction, obligatoire en présence de nos navires de guerre qui apparaissent quatre ou cinq jours par an, devenait absolument illusoire pendant les trois cent soixante autres jours de l'année. Néanmoins il était facile de voir déjà que là où une population indigène suffisante s'installerait, notre droit exclusif de pêche ne pourrait être maintenu ; mais il était non moins facile de juger que, sur ces points exceptionnels, un arrangement local, conciliant tous les intérêts, pourrait être conclu sans difficulté. Est-ce encore possible aujourd'hui, quand les palabres électorales ont tout envenimé ?

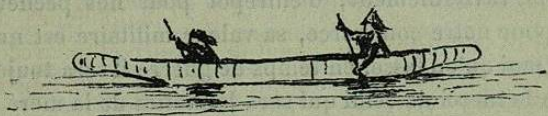
Après Saint-George, nous cherchâmes longtemps notre colonie de Saint-Pierre-Miquelon dans des brumes continuelles, et ne la trouvâmes que par un procédé de mon invention. Le temps étant maniable, je construisis à la voile plusieurs triangles de sondages et cherchai à faire cadrer comme profondeur et qualité de fond la figure mathématique ainsi obtenue, avec la carte des sondes de Terre-Neuve du commandant Lavaud. Telle est l'excellence

de cette carte que le procédé réussit et nous donna un point qui nous conduisit directement à l'atterrissage. Saint-Pierre-Miquelon est un îlot pelé, sauvage, affreux, mais son port est excellent. Admirable lieu de ravitaillement, d'entrepôt pour nos pêcheurs ; pour notre commerce, sa valeur militaire est nulle. Quoi qu'on fasse, en temps de guerre il sera toujours à la merci de celui qui sera le maître de la mer.

A Halifax où j'allais rencontrer le commandant de la station navale anglaise, nous fûmes mis en quarantaine à cause de trois convalescents, reliquat de l'épidémie qui nous avait éprouvés, mais la quarantaine fut abaissée, grâce à la généreuse intervention du gouverneur général de la Nouvelle-Ecosse, lord Falkland, homme superbe, bien connu de la société parisienne. Impossible d'être plus prévenants, plus aimables que ne le furent pour nous ce grand seigneur et sa femme, fille du roi Guillaume IV.

Si, vue du large, la côte de la Nouvelle-Ecosse, cette côte sombre, défendue par d'innombrables écueils noirs, ressemble à la Bretagne, la même ressemblance se retrouve lorsqu'on pénètre par ses riantes et profondes baies dans l'intérieur des terres, et, sous ce rapport, la baie de Halifax, toute fraîche et verdoyante, ne laisse rien à désirer comme charme lorsqu'un beau soleil l'éclaire. Ainsi je la vis, au moment de mon arrivée, au milieu de l'animation d'une « regatta » rendue originale par une course de canots d'écorce, pagayés avec une incroyable énergie

par des *Squaws* ou femmes indiennes des Mic-Macs, en blouses bleues et cheveux noirs flottants. Quelle belle colonie aussi que cette Nouvelle-Ecosse, poste avancé des immenses territoires canadiens, protégée



par sa position presque insulaire contre les rigueurs du climat, gardant, pendant que le Saint-Laurent est obstrué par les glaces, tous ses ports ouverts, non seulement Halifax où toutes les flottes du monde peuvent trouver une sécurité maritime et militaire absolue, mais aussi Sydney qu'entourent d'immenses gisements houillers !

Notre courte relâche se termina par un grand diner que les aspirants donnèrent aux aspirants de la frégate anglaise *Winchester*. Ce repas fut des plus animés à en juger par les toasts, les hurrahs, les chansons que j'entendis, animation qui se continua à terre où toute cette jeunesse se rendit ensemble. Un des *midschipmen* anglais, beau garçon, possesseur d'une puissante chevelure carotte, rentra, dit-on, à son bord avec des cheveux du plus beau noir, à la grande surprise du premier lieutenant, tandis que je vis deux de mes aspirants paraître à un bal donné par les officiers de la garnison et s'y livrer à une chorégraphie telle que je dus leur intimer l'ordre de retourner immédiatement à bord de la

*Belle-Poule*. Par parenthèse un de ces aspirants était Turc et s'appelait Saly. Son histoire était assez curieuse. Fils de Saly-Pacha, pacha d'Athènes, il était dans les bras de sa mère lorsque la ville fut emportée d'assaut par les Grecs et philhellènes, dans je ne sais plus quelle année de l'insurrection grecque. Tous les défenseurs furent passés au fil de l'épée et dans l'excitation du combat, la mère de Saly fut massacrée, mais elle eut la force, en mourant, de jeter l'enfant dans les bras d'un officier wurtembergeois. Celui-ci, embarrassé du cadeau, après avoir baptisé l'enfant sous le nom de Gottlieb, le passa à un lieutenant de vaisseau français nommé Quernel, qui commandait un brick sur la côte. Quand M. Quernel rentra à Toulon, ma tante Adélaïde entendit parler de l'aventure : elle s'intéressa au petit Turc et le fit élever au milieu de nous. L'enfant tourna bien et entra dans la marine où il est mort capitaine de frégate.

Après Halifax nous allâmes à New-York dont le mouvement et l'activité frénétique firent à mes yeux un étrange contraste avec le calme des déserts de Terre-Neuve et la placidité des *Blue-Nose* (nez bleus), sobriquet des habitants de la Nouvelle-Ecosse. Nous venions à New-York en ravitaillement obligatoire, suite de la campagne exceptionnellement dure que nous avons faite. Outre de nombreuses avaries, nous avons perdu toutes nos voiles successivement emportées, et il était indispensable d'en posséder au moins un jeu en bon état, au lieu

des débris rapiécés qui nous restaient, avant d'entreprendre la traversée d'hiver de l'Océan.

Je mis à profit le temps que prirent ces réparations pour aller saluer le président à Washington et ensuite pour faire une rapide pointe dans l'Ouest sur les pas de nos anciens pionniers et jusqu'aux limites (d'alors, en 1841) de la civilisation.

Lorsqu'on arrive aux Etats-Unis et en particulier à New-York, ai-je dit, ce qui frappe, c'est le mouvement prodigieux qui règne partout et qui, au premier abord, vous étourdit. On est tellement ahuri, que toute pensée de description pittoresque disparaît. On ne voit que le mouvement, mouvement sur terre où tout le monde semble courir effaré; mouvement sur l'eau où l'on se demande comment les navires de toutes grandeurs qui se croisent en tous sens et à grande vitesse ne se heurtent pas à chaque instant les uns contre les autres. Lorsqu'on se promène dans *Broadway*, au contraire de nos boulevards, on ne voit pas un oisif. Y a-t-il des oisifs en Amérique? Oui, il y a des millionnaires qui s'arrêtent, leur fortune acquise. Leurs concitoyens prétendent qu'ils se sentent alors mal à l'aise au milieu de l'activité générale, qu'ils vont installer leur oisiveté à Paris, au milieu d'un monde qui leur ressemble et dont ils finissent par copier la frivolité. Ils les traitent de : « *Demoralised Americans* », Américains démoralisés. Mais le nombre en est rare. Comme chacun ne doit compter que sur soi-même, qu'il n'a pas d'espérances d'héritage à attendre, à

escompter avec paresse, puisque celui qui possède ne doit rien à ses enfants ni à personne, et est libre de disposer de son bien comme il l'entend, la liberté de tester étant entière, chacun comprend qu'il doit travailler pour parvenir. Et n'est-ce pas là la principale cause de la vigueur, de l'énergie de la grande et jeune nation américaine? Si *Broadway* est si tumultueusement animé, il faut voir aussi le port de New-York, au confluent des deux bras de mer qui se rejoignent à la pointe de la cité, en face de la promenade qui s'appelle *la Batterie*, vers cinq heures du soir, à l'heure du départ des bateaux à vapeur, gigantesques palais flottants, qui s'élancent dans toutes les directions avec des cris rauques. C'est un pandémonium maritime. L'Américain est là dans son élément : en habit noir, chapeau tuyau de poêle, la chique dans le coin de la bouche, ce qui lui donne un rictus sardonique, une main sur la roue du gouvernail, l'autre sur la sonnerie de la machine, il lance à toute vitesse son navire dans cette mêlée avec une audace, une décision, un sang-froid qui, les premiers jours, nous donnèrent le frisson.

Je quittai ainsi New-York pour passer sur la côte de New-Jersey, en route pour Washington, non sans avoir reçu un très aimable accueil du commodore Perry, commandant de la marine, homme remarquable, qui, moitié par vigueur, moitié par persuasion, a conclu le premier traité avec le Japon et ouvert cet intéressant pays je ne dirai pas à la civi-

lisation (car je ne sais si cette ouverture a été pour le Japon un progrès), mais au commerce et aux relations avec les nations d'origine européenne. Dans le premier train où je pris place, je me trouvai en face d'un gros homme à moustache et royale, une énorme canne entre les jambes, qu'on me dit être le roi ou prince Murat. Puis nous passâmes devant une belle propriété appartenant au roi Joseph Bonaparte et involontairement je me souvins de certain passage de Voltaire, lorsque Candide se rencontre à Venise avec tous les rois détrônés. Il y en avait d'autres déjà à ajouter à Murat et à Joseph et le nombre ne devait pas tarder à s'augmenter encore. Spécialité d'articles de Paris, pourrait-on dire en langage commercial! Avons-nous gagné à ce genre d'exportation? Je revis Philadelphie toujours charmante. Il y avait le soir une belle représentation au théâtre de Chesnut-Street où j'avais envoyé prendre des places, mais, en arrivant pour les occuper, je vis au-dessus de la porte d'entrée une immense affiche jaune avec : *Prince de Joinville à huit heures et demie*, qui me fit immédiatement battre en retraite.

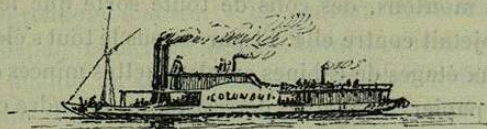
A Washington, je me rendis de suite au White-House, présenter mes respects au président Tyler, un homme sec, à grand nez, arrivé successivement au poste de gouverneur de son État, la Virginie, et à la présidence des États-Unis, toujours par décès des titulaires dont il était le suppléant. L'hérédité monarchique n'aurait pas fait mieux. Notre temps fut pris, à Washington, par des politesses de

toutes sortes. Diner chez le président, visite du corps diplomatique, immense réception, avec au moins trois mille poignées de main, au White-House, bouquets en langage de fleurs!!! Puis visite à l'arsenal de la marine, un joli petit arsenal, très mal situé, mais admirablement organisé et n'ayant été établi là que pour servir d'école primaire à l'ignorance du Congrès et l'intéresser aux choses de la marine. Quand je dis le Congrès, c'est plutôt la Chambre des représentants qu'il faudrait dire. Aux États-Unis c'est le Sénat qui a le pouvoir et qui gouverne. Cette assemblée très peu nombreuse, surtout à l'époque dont je parle, élue au second degré et presque toujours réélue, avait le temps d'apprendre les nécessités gouvernementales, administratives, et de devenir une de ces assemblées permanentes comme le conseil des Dix à Venise, comme le comité de la Comédie-Française, assemblées à action durable et intelligente. Mais la Chambre des représentants, remplie de journalistes n'ayant jamais étudié que l'art de pousser à l'abonnement, ne savait rien. Fort heureusement, la constitution ne faisait d'elle qu'un rouage secondaire; malgré cela, tout ce qui pouvait contribuer à l'éclairer était utile. Je quittai Washington *highly gratified* de la réception que j'y avais reçue, mais heureux d'en voir la fin, emportant surtout un très agréable souvenir de notre ministre, M. de Bacourt, un homme de l'esprit le plus charmant, vertu de famille, à en juger par ses nièces et

petites-nièces, mesdames de Mirabeau et de Martel (Gyp).

De Washington je me rendis à Buffalo, non sans dérailler en chemin et dérailler sur un viaduc en bois où après avoir défoncé le tablier, notre locomotive resta, par le plus heureux des hasards, suspendue dans la charpente comme une mouche dans une toile d'araignée. Je voulais aller par les grands lacs à Green-Bay, sur le lac de Michigan, pour suivre à partir de Mackinaw, l'ancien Michillimackinac des Indiens, les traces de nos officiers, de nos soldats, de nos missionnaires, alors que, poussant toujours en avant ils découvrirent le Mississipi. Ce fut en 1672 que Talon, intendant de la Nouvelle-France, ayant appris des Indiens qu'il existait un fleuve immense, envoya à sa découverte une expédition dirigée par le père Marquette qui exerçait sur les peuplades indiennes une grande influence. Traversant les grands lacs, il débarqua à Green-Bay, et se dirigeant à l'Ouest atteignit bientôt le *Père des eaux*. C'est pour Green-Bay que je m'embarquai à Buffalo, sur le lac Erié, à bord du *staunch* steamer le *Colombus*, le dernier bateau qui, vu la saison avancée, la mi-octobre, se dirigeât vers cette destination. Notre bateau était *staunch*, en effet, c'est-à-dire *solide*, fiche de consolation à la lenteur de sa marche. Il nous en donna bientôt la preuve s'étant jeté la nuit, en filant huit nœuds et avec un choc épouvantable, sur un banc de roches où il s'arrêta en s'inclinant. Mais une grosse lame le reprit, le souleva une seconde fois,

nouvelle secousse ; à la troisième lame les roches étaient franchies. Je me précipitai vers la machine, croyant tout démoli, le navire entr'ouvert : mais non, il n'y avait rien. Le capitaine, un moment interdit,



se contenta de passer sa chique d'une joue à l'autre sans mot dire : l'incident était vidé. Ce ne fut pas du reste le seul imprévu maritime du voyage : nous passâmes une nuit entière échoués dans le lac Saint-Clair.

Rien ne peut donner une idée de l'insouciance avec laquelle nous naviguions. Pas de cartes d'abord ; on s'en allait au petit bonheur, sur renseignements transmis par tradition, et cependant ces lacs sont de petits océans avec courants, brumes, coups de vent battant en côte, comme sur mer. On ne devait pas naviguer différemment quand Lasalle, un officier de l'armée du Canada, lança sur les lacs en 1679, un premier navire qu'il nomma le *Griffon*, en l'honneur d'un griffon qui figurait dans les armes de son chef, le marquis de Frontenac. Aux dangers de mer il fallait ajouter pour notre *staunch* *Colombus* les dangers du feu. Les chaudières étaient chauffées au bois, au bois d'aloès, celui avec lequel on fait les crayons et les boîtes à cigares, qui répandait une odeur très agréable, mais qui, empilé pêle-mêle dans

la cale, contre les foyers, s'enflamma plusieurs fois devant moi, les chauffeurs jetant un peu d'eau pour l'éteindre. Sur le pont, la machine à très haute pression travaillait à découvert au milieu des bœufs, des moutons, des colis de toute sorte que le roulis projetait contre elle. Et par-dessus le tout s'élevaient deux étages de cabines en planchettes minces comme du papier, incapables de résister au moindre coup de mer, mais donnant prise au vent et rendant la stabilité du navire peu certaine. Dans un coup de vent heureusement fort court, que nous attrapâmes sur le Michigan, au milieu de la nuit, l'édifice commença à se détraquer. Je fus réveillé par l'envahissement de l'eau et le craquement des avaries qui se faisaient de toutes parts, je me levai et trouvai tous les Américains du bord revêtus de ceintures de sauvetage me saluant d'un : « Vous êtes marin, monsieur, mais on court plus de dangers sur nos lacs que sur l'Océan. » Ils avaient bien raison.

Notre traversée fut longue, et en route nous relâchâmes sur plusieurs points : à *Détroit*, jadis le fort français Pontchartrain devenu aujourd'hui la capitale de l'État de Michigan. En face de *Détroit* est la rive canadienne où un bac à vapeur nous conduit et où je suis frappé du même contraste qu'au Niagara. Du côté américain une très jolie ville avec tout le confort de la civilisation, au milieu d'une activité laborieuse ; du côté canadien, un village de pauvres chaumières entourées de quinconces de pommiers comme un village normand, devant lequel se promène raide et

automatique la sentinelle rouge. Les habitants de ce village, à la mine et la tournure françaises, accoururent tout joyeux de nous entendre parler français, la langue de leurs pères : « Nous n'en savons pas d'autre, nous ne voulons pas que nos enfants en apprennent d'autre. » Et pourtant ils sont Anglais depuis plus d'un siècle. Étrange contraste que cette fidélité au souvenir de leur origine nationale et cette fidélité non moins sincère au gouvernement conquérant, qui leur assure la liberté de tester et les a affranchis de cette tyrannie administrative qui est malheureusement chez nous de tous les régimes.

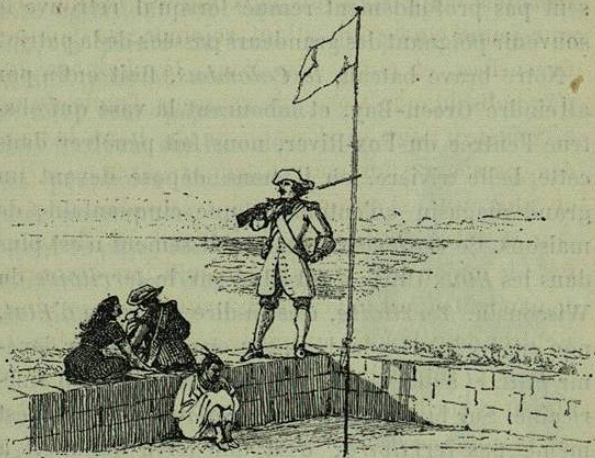
De *Détroit* nous remontâmes la rivière Saint-Clair pour gagner le lac Huron et c'était un magnifique spectacle que ce large fleuve bordé de forêts superbes dans toute la variété et le luxe de couleurs de leur feuillage d'automne. Sur la rive américaine, de loin en loin, quelque *log-cabin*, le premier logis de l'émigrant. Puis un moulin à scier, l'établissement nécessaire avant tout. Sur la rive anglaise, de-ci, de-là des *wigwams* d'Indiens hurons ou chippewas. A l'entrée du lac Huron, le mauvais temps nous prend avec de la neige et on va s'abriter dans une baie où l'on s'amarré à terre, près d'un de ces forts américains qui bordent la frontière indienne, forts tous semblables, composés d'un mur de gros madriers, crénelé, garni de banquettes à mousqueterie et d'embrasures à canons ; à l'intérieur sont les casernes et les maisons des officiers. Ce fort s'appelle le

fort Gratiot. En 1688 il s'appelait le fort Saint-Joseph et avait une garnison française, commandée par le baron de Houtou.

Pendant cette relâche il nous arriva une plaisante aventure. Nous n'avions sur le *Colombus*, comme co-passagers, que cinq ou six personnes, un officier américain s'en allant commander le fort Winebago, un missionnaire méthodiste et sa femme qui passaient le jour à chanter ensemble des hymnes, des cantiques, et qui rentraient le soir dans leur cabine dans des empressements de tendresse exaltée. Puis une jeune couturière allant rejoindre sa famille à Green-Bay, et enfin miss Mary, la *chambermaid*, une belle blonde tachée de rousseur, l'amie de tout le monde. Pour se désennuyer du bord, la bande des passagers hommes et femmes avec miss Mary en plus, alla se promener et se divertir en commun à terre. Mais voilà que l'éveil est donné au fort; le major qui commande, les officiers accourent, demandent où est le prince et invitent tout le monde à entrer dans le fort, à venir se reposer, se rafraichir chez eux. Impossible de se refuser à ces très agréables et si cordiales politesses. Impossible de subdiviser la colonne; ce serait grossier et contraire à la bienséance comme à l'égalité américaines. Donc, on entre dans un salon où sont rangées les femmes et les filles des officiers du fort, qui apercevant nos dames ont un moment d'hésitation. Elles toisent le méthodiste et sa femme et les jugent d'un coup d'œil, mais la couturière et miss Mary qui sont au

bras de deux de mes compagnons, les embarrassent. Cependant elles s'élancent vers elles, les prennent par la main, les font asseoir à la place d'honneur, sur le canapé, et entament la conversation par un : « *Do you speak english?* » Je ne me rappelle plus comment cela s'est passé, mais je sais que nous avons bientôt regagné le bord, avec miss Mary, salués par vingt et un coups de canon.

Très pittoresque l'arrivée à Makinaw, petite île élevée et boisée, avec un fort surmonté du pavillon



étoilé de l'Union. A côté du poste américain, une ruine à laquelle nous nous hâtons de grimper à travers bois. C'est l'ancien fort français, et l'émotion nous prend en pensant que le drapeau français a le premier flotté sur cette espèce de Gibraltar, quand,